BIEN PRÉPARER SON VOL

Budget à prévoir

■ Ce rêve est fou, le prix l'est aussi. Un vol en Mig 29 coûte au moins 10 000 euros, et jusqu'au double selon les options choisies.

Formules tout compris

■ L'agence Stranatur propose des formules de deux jours, avec une nuit sur place (voir la vidéo du vol sur www.stranatur.ru).

Conditions d'inscription

■ Les formalités sont légères : vous ferez l'objet d'une petite enquête car le vol part d'une base militaire russe, et vous subirez un bref examen médical.

un hôtel aussi kitsch que luxueux.

L'air est très frais lorsque je monte dans le minibus, au petit matin. Direction, la base aérienne. Le ciel est clair et dégagé, le décollage est prévu à midi. Sur place, on me présente le pilote, Andreï, un solide Russe. Il participe souvent à des exhibitions aéronautiques. Il m'explique le parcours que nous allons réaliser. D'abord, sur une carte, il me montre les endroits que nous survolerons, puis il m'explique les différentes phases du vol : atteindre la stratosphère, puis, « en fonction de mon taux de résistance », comme il dit, effectuer des figures, toujours plus spectaculaires : virage, vrille, looping, rase-mottes...

Bref contrôle médical : on prend ma tension artérielle, on me demande si j'ai le cœur en bon état. Je ne pratique aucun sport. Pas grave, on me donne le feu vert sans autre forme de procès !

Suit l'étape de l'habillage, un peu compliquée à cause de ma grande taille. D'abord la combinaison anti-G – en me voyant, ma fille me dira que je ressemblais à une grenouille ! –, puis la veste bleue à mon nom qu'on me laissera plus tard en souvenir. Enfin, on m'explique la façon dont on utilise le casque et le masque à oxygène. On me montre aussi comment m'éjecter de l'appareil en cas de problème. Ma gorge se serre. Nous sortons du bâtiment. Le Mig est là.

Au fur et à mesure que je m'en approche, je me sens mieux. La peur disparaît, j'ai totalement confiance – tant dans le pilote que dans l'avion. On m'installe dans le cockpit, on me sangle solidement. Il est midi.

Le pilote met les gaz, je sens une puissance colossale sous mon siège. Décollage. J'ai l'impression de grimper à la verticale, je suis collé au siège. Très vite, nous atteignons 10 000 mètres. Le pilote revient alors à l'horizontale. Après quelques secondes de répit, c'est reparti. Nous montons dans la stratosphère, à plus de 20 000 mètres d'altitude. Le spectacle est somptueux, les cieux sont d'une teinte bleu de nuit, la terre montre sa rotondité. Ma respiration est bonne. « Bon anniversaire, me dis-je. Et vive la vie ! »

« Il faut résister à la chute libre. Je n'ai plus de tripes... »

Je serais bien resté indéfiniment là-haut, accroché dans l'espace. Le temps a suspendu son vol. Mais déjà le pilote pointe le nez de l'appareil vers le bas. Je sais ce que cela signifie : la voltige.

Dès les premiers G, les sensations sont rudes. Andreï enchaîne les figures, il semble s'amuser, je m'accroche. La radio crépite : il va faire un *hammer*, l'une des acrobaties les plus redoutables : vol horizontal, puis le pilote cabre l'appareil pour le mettre à la verticale, telle une fusée. L'avion perd sa vitesse, il se retourne et tombe à la verticale. Il faut résister à la chute libre. Je n'ai plus de tripes... Ouf, les moteurs se font de nouveau entendre, nous nous stabilisons. Mais que c'était dur ! Nouveau message d'Andreï : il faut redescendre sur terre. Déjà.

Le sol approche. Nous effectuons un passage en rase-mottes au-dessus de la base, où Claudia et mes deux plus jeunes enfants suivent nos évolutions.

Enfin, nous nous posons. Le vol a duré quarante-cinq minutes. J'entends encore mon soupir en décrochant mon masque à oxygène, alors que le parachute de l'avion ralentit notre course. L'appareil s'immobilise, les moteurs cessent de nous assourdir. Le cockpit s'ouvre, on me décroche, je descends, soulagé mais pas encore vraiment conscient de ce que j'ai vécu. Ce n'est que bien plus tard, en regardant la vidéo réalisée pour l'occasion, que je prendrai toute la mesure de ces trois quarts d'heure. Fierté particulière : je n'ai pas vomi. C'est rare : seulement un estomac sur dix résiste à un tel traitement.

On me remet un certificat. Je suis immensément heureux. En attendant l'avion qui me ramène à Moscou, je fonds soudain en larmes. Trop d'émotions, mes nerfs lâchent d'un coup. Plus tard, dans la soirée, au moment de dormir, mon fils de 5 ans me demandera d'une petite voix : « Papa, quand j'aurai 50 ans, moi aussi je pourrai voler sur le Mig ? »

Emmanuel Gout